

Toussaint, infidèle au poste

Romancier et cinéaste, Jean-Philippe Toussaint est sorti de «la Salle de bain» pour cesser de regarder «la Télévision». Entretien avec un ennemi de la «machine incontinent».

JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT
la Télévision
Mimuit, 270 pp., 98F.

Après cinq ans de silence, Jean-Philippe Toussaint est de retour: *la Télévision*, son cinquième roman, paraît alors que lui-même vient de rentrer à Bruxelles, sa ville natale, après un long séjour à Berlin et un autre plus bref à la villa Kujoyama (sorte de Villa Médicis), à Kyoto. ●●● L'auteur, qui fêtera cette année ses quarante ans, avait «vingt-sept ans, bientôt vingt-neuf» quand il publie en 1985 son premier roman, *la Salle de bain*. Le livre fut un gros succès de librairie, dépassant les 60000 exemplaires, porté à l'écran et traduit dans une vingtaine de langues, dont tout dernièrement le hongrois et le chinois. Ce fut surtout un livre culte, dont l'originalité de la forme (faussement algébrique, chaque paragraphe étant numéroté) et du ton (une manière nonchalante et féroce, toujours drôle, de parler du mal de vivre) fit école, dans la jeune génération de romanciers, notamment chez le même éditeur.

S'il n'a rien publié pendant cinq ans, Jean-Philippe Toussaint n'a pas chômé pour autant: à Berlin, il a coréalisateur un long métrage pour la télévision allemande, *Berlin 10h46*, et surtout écrit le scénario de son troisième film (après *Monsieur et la Sévillane*), qui, à la différence des précédents, n'est pas l'adaptation d'un de ses romans mais un sujet original, intitulé *la Patinoire*, dont le tournage devrait avoir lieu cette année.

Dans l'immeuble résidentiel

du quartier de son enfance où sa mère tient toujours une librairie, l'écrivain évoque avec enthousiasme son récent séjour au Japon: ses livres y «marchent bien», et il y a été surtout séduit par «l'égard des gens» vis-à-vis d'autrui, la pudeur des rapports et le caractère sécurisant de la vie quotidienne. Dans le vaste salon blanc dont les bow-windows donnent sur les étangs gelés d'Ixelles, il n'y a pas trace de téléviseur. C'est que Jean-Philippe Toussaint, comme le narrateur de son nouveau roman, est gravement fâché avec la télévision.

Le roman commence ainsi: «J'ai arrêté de regarder la télévision. J'ai arrêté d'un coup, définitivement, plus une émission, pas même le sport. J'ai arrêté il y a un peu plus de six mois, fin juillet, juste après la fin du Tour de France. J'ai regardé comme tout le monde la retransmission de la dernière étape du Tour de France dans mon appartement de Berlin, tranquillement, l'étape des Champs-Élysées, qui s'est terminée par un sprint massif remporté par l'Ouzbek Abdoujaparov, puis je me suis levé et j'ai éteint le téléviseur. Je revois très bien le geste que j'ai accompli alors, un geste très simple, très souple, mille fois répété, mon bras qui s'allonge et qui appuie sur le bouton, l'image qui s'effondre et disparaît de l'écran. C'était fini, je n'ai plus jamais regardé la télévision.»

La Télévision met en scène les affres engendrées chez le narrateur par la décision aussi apparemment définitive qu'inexplicable qu'il vient de prendre. Seul à Berlin pendant tout l'é

(femme et enfants sont partis en vacances) pour écrire un essai sur les rapports de l'art et du pouvoir à partir d'un épisode emblématique de la vie du Titien, le narrateur subit la double épreuve du manque (la télé) et de la panne (le livre qui ne s'écrit pas). Pour contourner la double difficulté, il arrose les fleurs de ses voisins en vacances, nage à la piscine ou se baigne tout nu dans un lac de la ville, lave les vitres de son appartement, remplace au pied levé un psychanalyste en vacances, s'attable au restaurant, vole dans un petit coucou au-dessus de Berlin, bref emploie mille et une ruses pour conjurer le sort ou occuper le temps. Jean-Philippe Toussaint entrelace les deux thèmes en alternant humour et franche drôlerie. Avec finesse et sans didactisme, souvent à partir d'attitudes et de détails révélateurs, il décrit à la fois l'acte d'écrire - la lente gestation, les petites manies qui y président, les blocages, et les phases d'écriture proprement dites - et le rapport qu'on peut entretenir avec la télévision. Il oppose évidemment les deux: «Si les artistes, écrit-il, représentent la réalité dans leurs œuvres, c'est afin d'embrasser le monde et d'en saisir l'essence, tandis que la télévision, si elle la représente, c'est en soi, par mégarde, pourrait-on dire, par simple déterminisme technique, par incontinence». Il imagine même comment la télévision pourrait tuer la création artistique, en proposant une érnis- ●●● sion où les artistes viendraient parler non plus de leurs réalisations mais de leurs projets: de la sorte, ils épuiseraient «par avance le potentiel de jouissance de leurs derniers

projets, au point de rendre leur réalisation ultérieure superflue, et la création artistique en elle-même, à terme, superfétatoire». Curieusement, alors que la télévision a envahi la vie moderne, peu de romanciers ont fait de cet objet leur sujet. Jean-Philippe Toussaint relève à ce propos la «pudeur générale, réservée et coupable» qu'on éprouve à devoir relater ses rapports avec la télé, «chacun ne le faisant qu'à contrecoeur, comme s'il s'agissait d'évoquer quelque maladie grave qui, loin de le toucher indirectement, l'eût concerné au plus près». Et quand le narrateur fait part de ce qu'il considère comme une décision héroïque à ses interlocuteurs, ceux-ci le regardent de haut comme s'il était le dernier des Mohicans et qu'eux avaient cessé depuis belle lurette d'être esclaves de leur petit écran.

Sans jamais parler du contenu des programmes mais en décortiquant les mécanismes et les effets de cet instrument à la fois si fluide et si étanche, si violent et si anesthésiant, si démultiplié et si uniforme, si formel et si éphémère, Jean-Philippe Toussaint prend la télévision comme symptôme d'une évolution du monde. Un symptôme envahissant, grignotant l'espace non seulement dans les journaux, les cafés et les bureaux - «comme si le support même de la conversation, sa matière unique et viscérale, était devenu la télévision» -, et réduisant les ultraminoritaires réfractaires à son emprise à une bande de marginaux, délinquants ou sans-abri: aujourd'hui, écrit-il, être sans télé équivaut à être «sans foyer».

A. D. E. G.

«On arrête de la regarder comme on arrête de fumer»

Vous aimez les titres génériques: *La Salle de bain, l'Appareil photo, la Télévision. Pourquoi?*

Jean Philippe Toussaint: J'ai toujours aimé les titres simples. Ils ont quelque chose de programmatique. J'ai écrit ce roman parce que j'avais le titre et le premier paragraphe.

Qu'est-ce qui vous a donné l'idée d'écrire sur la télé?

Au départ, je voulais raconter comment on arrête de regarder la télé comme on arrête de fumer. Raconter le manque, le sevrage. Moi-même j'avais arrêté de fumer, et pendant deux ans je n'avais rien écrit. Quant à la télé, j'en avais marre: chaque fois que je la regardais, je n'étais pas content de moi, je ne m'aimais pas après. J'ai fait cette expérience du zapping, quand on reste des heures abruti devant son écran, à tout regarder, et j'éprouvais à chaque fois le même sentiment de bassesse, d'avilissement, de mauvaise ivresse. Cet objet était là, devant moi, omniprésent, et cela m'intéressait d'y réfléchir. J'ai commencé à observer, non seulement mes comportements mais ceux des autres. Partout où j'allais, je regardais comment les gens regardaient la télé, comment ils en parlaient, j'ai lu des textes sur ce phénomène, en particulier un texte de Karl Popper sur la télé comme «danger pour la démocratie». Je ne voulais pas écrire un essai ni même un pamphlet, je voulais juste parler de mon époque. Un romancier doit parler de son époque, non?

Comment parler de la télévision dans un roman?

Le roman me permet plus de souplesse, moins de thèse: comme le narrateur du roman, je peux être janséniste et coulant, dire un mal fou de la télé et en même temps acheter un second téléviseur. J'ai voulu montrer mon personnage en intellectuel honteux qui ne veut pas avoir l'air d'être accro mais qui ne peut s'empêcher de regarder. J'ai essayé d'éviter d'être grincheux ou moralisant, en me posant sans cesse la question: comment trouver le ton juste pour dire du mal de la télé mais sans faire de la pédagogie ni étaler du ressentiment? Comment éviter un discours critique monolithique? C'était d'autant plus difficile que la télé s'en tire toujours, elle a une capacité étonnante à retourner les

discours hostiles à son encontre contre ceux qui les prononcent. De plus, je n'ai pas de discours articulé et définitif sur la télé, juste des sentiments ambigus, contradictoires et parfois violents. J'ai évité de parler des contenus, c'était trop facile en un sens, j'ai juste évoqué la saturation des programmes, leur accumulation caricaturale. Les rares fois où je décris ce qu'il y a sur l'écran, je le fais de la manière la plus neutre possible. C'est la façon la plus vache d'en parler.

La télévision est-elle pour vous une métaphore du monde actuel?

En tout cas un emblème. Mais je ne voulais pas écrire une métaphore, une fable. Je voulais être très concret, je recherchais autre chose que du symbolique ou de l'édifiant. Il y a une scène dans le roman où le narrateur survole Berlin en avion et où la pilote tourne autour de la tour de télé-

vision. On peut croire à un moment que l'avion va foncer - réellement et métaphoriquement - sur cette tour mais la scène se termine autrement. Je ne m'attarde jamais dans une volonté démonstratrice, je tourne autour, je fais des variations.

Vos personnages sont souvent agacés, voire exaspérés, par le comportement de leurs semblables ou par des objets de la vie quotidienne. Ce sentiment d'agacement est-il à l'origine de vos livres?

Il n'y a rien de systématique. Je ne réfrène bien sûr aucun sentiment dynamique, tonique. Pour parler du caractère sinistre de l'ex-Berlin-Est, j'y vais franchement et je n'ai jamais pris de gants avec les gens ou les attitudes ridicules. La méchanceté est un bon moteur, il suffit de lire Thomas Bernhard pour s'en convaincre. Je trouve que cela va bien avec l'humour et la mauvaise foi. Ce que j'aime dans le personnage du livre, c'est sa parfaite mauvaise foi, sa façon de faire le contraire de ce qu'il dit, de continuer de regarder la télé avec toujours de bonnes excuses, sans se démonter.

Regardez-vous toujours la télé?

Oui, mais seulement le sport. Je n'arrive pas à m'en détacher. Au Japon, par exemple, j'ai été fasciné par les tournois de sumo.

Vous décrivez aussi la journée d'un écri-

vain, le processus de l'écriture en opposition totale avec l'attitude devant la télé.

Je voulais m'éloigner des stéréotypes qu'on voit au cinéma sur l'écrivain. Je montre par exemple comment le narrateur peut rester bloqué des jours par le fait de savoir comment il doit nommer le peintre qu'il étudie: Titien, le Titien, Titien Vecelli, Titién Vecellio, Tiziano Vecellio, Vecelli, Vecellio? Moi-même, il m'arrive de rester des heures à chercher un mot, le bon, cela en devient obsédant. Je me souviens d'avoir cherché «abstruse» tout un après-midi, ou encore d'une journée en Corse: c'est en descendant sur le port acheter du poisson que j'ai enfin trouvé le mot que je n'avais pas trouvé depuis le matin, c'était «gratifiant», et doublement. **Pratiquement depuis vos débuts, vous alternez romans et films.**

Vous sentez-vous d'abord cinéaste ou écrivain?

Je crois être surtout reconnu comme écrivain, même si, avant d'écrire, j'ai voulu faire du cinéma. Et parce que mes films ne marchent pas trop, je suis considéré comme un écrivain qui adapte ses livres au cinéma. Mais il me semble que je viens de franchir un pas en écrivant un scénario original. En fait, je me sens tantôt écrivain, tantôt cinéaste. Aujourd'hui, je me sens plutôt écrivain. Ce n'est pas un sentiment schizophrénique. Au contraire, c'est pour moi une chance. Quand j'en ai marre d'écrire, je pense faire un film et inversement. C'est comme choisir de vivre tantôt à la ville, tantôt à la campagne. La seule chose que je ne peux pas faire, c'est les deux en même temps.

RECUEILLI PAR
ANTOINE DE
GAUDEMAR

